

La sculpture hyperréaliste se fait « hypersensible » à Nantes

Le Musée d'arts de Nantes propose, avec une quarantaine de pièces de onze artistes, une traversée de la condition humaine à fleur de peau

EXPOSITION

Que se passe-t-il donc avec la sculpture hyperréaliste, en France, alors même que cette forme d'art y a jusqu'ici été très peu exposée? Trois expositions se succèdent en 2023: après « Hyperréalisme. Ceci n'est pas un corps », qui se terminait le 5 mars au Musée Maillol, à Paris, « Hypersensible. Un regard sur la sculpture hyperréaliste » a ouvert, début avril, au Musée d'arts de Nantes, tandis que la Fondation Cartier, à Paris, consacrera son exposition d'été au sculpteur britannique Ron Mueck, spécialiste du genre, dès le 8 juin.

« Quand nous avons lancé l'idée d'une exposition sur ce sujet, il y a plus de deux ans, nous savions qu'une exposition était en préparation en Belgique, mais nous ignorions qu'elle allait aussi voyager en France », explique Sophie Lévy, directrice conservatrice du Musée d'arts de Nantes, en évoquant l'exposition du Musée Maillol. Côté nantais, un des éléments déclencheurs a été le fait que l'institution a, dans ses collections, chose unique en France, une installation de l'Américain Duane Hanson (1925-1996), le pionnier du genre: *Flea Market Lady* (1990), une femme assise qui vend un bric-à-brac de tableaux à même le sol, à échelle 1.

En 2018, l'œuvre avait fait le voyage au Metropolitan Museum of Art, à New York, pour une exposition sur les sculptures imitant le réel depuis l'Antiquité. A cette

occasion, la directrice avait été frappée par le silence et la fascination des visiteurs. Ici aussi, l'exposition d'une quarante pièces d'une grande variété technique (résine, fibre de verre, silicone, bronze, porcelaine ou grès peints...) se visite dans une ambiance spontanément feutrée, malgré le nombre important de visiteurs.

« Avec Katell Jaffrès, la commissaire, nous nous sommes demandé pourquoi, entre l'apparition de l'hyperréalisme dans les années 1960, aux Etats-Unis, dans un contexte de transformation et de crise sociale et politique, et une résurgence au tournant du XXI^e siècle, il y avait eu un trou des années 1970 jusqu'aux années 1990, raconte Sophie Lévy. Il est réapparu après des décennies dominées par l'abstraction, avec un retour sans concession à la représentation de femmes, d'hommes et d'objets du quotidien. »

Etrangeté du mimétisme

Quand l'exposition de Maillol détaillait les grandes typologies du genre (les nus, les messages politiques, etc.), l'exposition nantaise se fait plus philosophique, comme pour faire écho à l'hypersensibilité exprimée par les œuvres. Loin de toute exhaustivité sont présentées des productions de seulement onze artistes des deux générations, dont la pratique est exclusivement hyperréaliste. L'accent est mis sur le corps humain, à l'exception des plantes sauvages de Tony Matelli, qui semblent pousser à partir d'interstices imaginaires, et appor-

L'exposition met l'accent sur un paradoxe de l'hyperréalisme: sa capacité à rendre visible l'invisible

tent un contrechamp à cette foule de corps vaguement oppressante.

La scénographie épurée est traversée par trois grands axes. Tout d'abord celui de l'inquiétante étrangeté créée par le mimétisme, qui place le spectateur dans une position d'observation intense de l'intimité des corps, des attitudes, des rides ou du grain de peau. Comme face à la nudité totale d'*Ariel II* (2011), de John DeAndrea, autre pionnier américain, ou le troublant autoportrait de 2021 de l'Américaine Tip Toland, tout en vulnérabilité, avec un buste nu, les joues gonflées par un souffle, le regard intense. L'effet de trompe-l'œil, sans idéalisation, crée un léger sentiment de malaise.

La notion de théâtralité travaille aussi la présentation, car les actions des figures, bien que figées, sont esquissées pour des spectateurs, soulignant la présence des corps dans l'espace. Si Duane Hanson soustrait des gens ordinaires à la banalité de leur quotidien ou les décale de leur typologie sociale, comme avec sa *Cheerleader* (1988) au repos, perdue dans ses pensées, d'autres jouent sur le miroir du

réel en pointant une universalité de la condition humaine, comme l'Australien Sam Jinks avec ses jumeaux, nouveau-nés lovés l'un à côté de l'autre. Partout, la main de l'artiste reste invisible, mais il est bel et bien présent dans le choix des cadrages, des moments et des échelles, comme en photographie.

Enfin, l'exposition vient mettre l'accent sur un paradoxe de l'hyperréalisme: sa capacité à rendre visible l'invisible, par l'attention portée à la sensibilité des figures représentées. Contemplation, attente, rêverie: les artistes montrent des états d'introspection, de solitude, et offrent un regard sur ce qui peut être éprouvé par tous, mais reste irréductiblement personnel et mystérieux.

La figuration humaine laisse apparaître le ressenti, l'intensité d'un moment, et célèbre une présence singulière de chacun au monde qui s'inscrit dans la tradition de l'art du portrait. Cette traversée réussie dans un temps suspendu capture, au passage, des émotions, des gênes et des empathies suscitées par les reflets sensibles de notre humanité. ■

EMMANUELLE JARDONNET

« *Hypersensible. Un regard sur la sculpture hyperréaliste* ». Musée d'arts de Nantes, jusqu'au 3 septembre.